Document generated on 07/19/2025 2:55 a.m.

**Cap-aux-Diamants**
**La revue d'histoire du Québec**

# « Les éditeurs aussi sont mortels »
## Hubert Nyssen

Pascal Genêt

Number 120, Winter 2015

Imprimeurs et éditeurs au Québec 250 ans

URI: https://id.erudit.org/iderudit/73228ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)
1923-0923 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Genêt, P. (2015). « Les éditeurs aussi sont mortels » : Hubert Nyssen. *Cap-aux-Diamants*, (120), 28–32.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

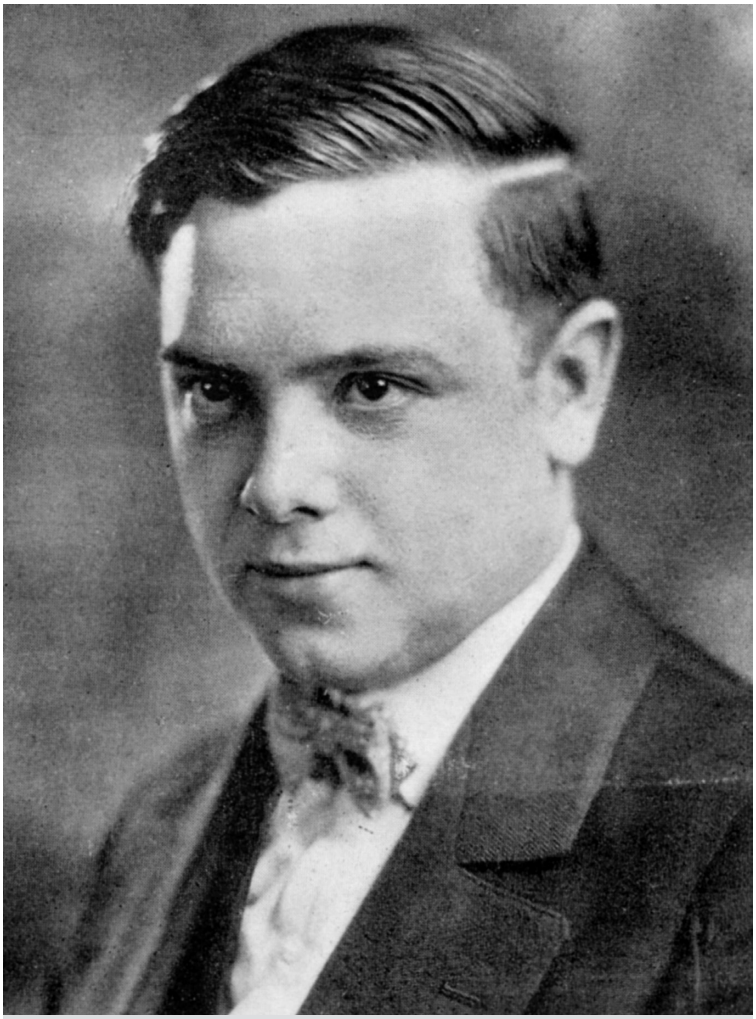
https://www.erudit.org/en/

# « LES ÉDITEURS AUSSI SONT MORTELS »

## HUBERT NYSSEN

par Pascal Genêt

Selon une enquête auprès des actionnaires de maisons d'édition, réalisée en 2003 par Étude économique conseil, 49 % des répondants pensaient prendre leur retraite dans les dix prochaines années et les deux tiers n'avaient pas de plan de succession établi. Dix ans plus tard, au Québec seulement où l'on compte plus de 200 maisons d'édition (agréées ou pas), plus d'une vingtaine d'entre elles ont disparu, une autre vingtaine ont changé de main et seulement sept maisons d'édition familiales ont entamé (ou achevé) un processus de succession. Pendant la même période, plus de 55 nouvelles maisons ont été créées, certaines ayant vu le jour et disparu dans la même décennie. Ces chiffres témoignent des particularités du marché du livre au Québec, constitué essentiellement de petites maisons d'édition, souffrant de précarité financière chronique, trop petites pour intéresser des investisseurs et souvent dépendantes des aides publiques. Une grande majorité des éditeurs n'ont pas de succession et, à défaut de pouvoir transmettre l'entreprise à un membre de la famille, ils sont obligés de vendre ou pire, d'envisager la liquidation ou la faillite, faute de repreneurs. La situation actuelle est historique puisqu'il s'agit de la première génération d'éditeurs, issus de la Révolution tranquille, qui fait face aux questions de succession.



Édouard Garant. (1901-1965). (BAnQ).

### UNE PERSPECTIVE HISTORIQUE

Peu de maisons d'édition ont traversé les turbulences de l'histoire de l'édition au Québec. Les générations d'éditeurs se sont succédé d'une décennie à l'autre sans réelle transmission. Les maisons d'édition sont de véritables entreprises indépendantes de leur fondateur dont elles ne portent plus, pour la plupart, le patronyme.

Si les années 1920 ont favorisé l'émergence de la première génération d'éditeurs professionnels, tels qu'Albert Lévesque et Édouard Garand, l'étroitesse et l'absence d'autonomie du marché limitaient toute velléité de développement. Les maisons d'édition littéraires, fortement identifiées à leur fondateur, étaient condamnées à grandir à l'ombre des grossistes dominant le marché et de subir les logiques institutionnelles imposées par les autorités religieuses et politiques. Malgré la constitution de catalogues imposants et des stratégies éditoriales innovatrices, les éditeurs des années 1920 et 1930 devaient porter « à bout de bras », selon Adrien Thério, leur entreprise sans véritable espoir d'avenir. Lors de la faillite ou de la cessation d'activité, tout le capital symbolique disparaissait en même temps que le pouvoir de consécration accumulé des éditeurs. Dans la plupart des cas, leurs parcours témoignent des réseaux de sociabi-

lité et de l'itinéraire des fondateurs qui, faute de transmission, disparaissaient en même temps que leur entreprise, donnant raison à l'historien Jean-Yves Mollier lorsqu'il écrit que « l'éditeur parvenu au sommet de sa profession avait, au départ, bien des chances de renoncer ou de péricliter ».

Les années 1940 créent un espoir de développement et d'autonomisation du champ littéraire en permettant à la seconde génération d'éditeurs, devenus entrepreneurs culturels, de s'imposer. Malgré un essor sans précédent, la structure du marché d'après-guerre demeure la même qu'au début des années 1940, étant toujours dominée par les importations Pire, l'épidémie de faillites provoque un véritable traumatisme au point que les milieux d'affaires et bancaires considèrent l'édition comme une activité à risque. Le retour à la case départ des années 1950 offre aux grossistes, comme Beauchemin et Granger frères, l'occasion d'occuper le champ littéraire déserté par les éditeurs en faillite. Bien que les années 1950 soient frappées par une disette éditoriale, elles permettent l'émergence d'éditeurs qui vont bénéficier du contexte historique particulier de la Révolution tranquille.

Avec les années 1960 apparaît la troisième génération d'éditeurs qui va moderniser le milieu du livre au Québec. Toutes les conditions sont réunies pour une relative autonomie du champ littéraire : émergence de professionnels, développement de moyens de production et de diffusion, extension du lectorat, ouverture vers de nouvelles littératures libres de toute censure, multiplication des instances de diffusion, de légitimation et de consécration. Le monde de l'édition au Québec change sous la pression de forces économiques, politiques et culturelles majeures. Il ne s'agit plus simplement de s'identifier à une figure valorisante ou d'appartenir à un champ littéraire spécifique. Les éditeurs sont contraints d'évoluer dans un espace composé d'organisations et d'intérêts multiples en interaction constante dont les influences mutuelles marquent l'évolution de l'ensemble. La présence importante de nouveaux acteurs crée des tensions inévitables, des conditions qui favorisent l'ascension des uns et le déclin des autres dans le contrôle des ressources, des capitaux et des marchés dont l'enjeu est l'obtention d'une position assurant une légitimité incontestée. L'édition n'est plus seulement une profession, elle est devenue un *business*, une industrie culturelle… Les modes de gestion changent, l'éditeur autrefois fondateur et propriétaire unique de l'entreprise est devenu un entrepreneur gestionnaire. À l'image de marque distinctive et symbolique de la maison d'édition s'oppose la position concurrentielle de l'entreprise dans le marché dont dépendent les retours sur investissement. L'édition n'est plus un art, c'est une industrie… De nouvelles logiques se mettent en place dont la maîtrise devient une condition de succès ou d'échec lors du processus de transmission. L'histoire de l'édition au Québec au XXe siècle est le résultat de forces et de tensions dont la seule continuité semble être un « commencement perpétuel », selon Hector de Saint-Denys Garneau, une récursivité marquée par une suite ininterrompue de cycles de vie et de mort annoncée d'entreprises. C'est aussi, avant tout, une aventure humaine où la trajectoire des individus est influencée par leur époque, constituée d'un certain nombre de courants, de déterminismes historiques, économiques, idéologiques, familiaux ou autres, façonnant le présent et déterminant l'avenir des entreprises. Plusieurs maisons d'édition ont simplement disparu du fait de leur dépendance au contexte dans lequel elles avaient émergé, conditions qui leur avaient été favorables jusqu'au moment où elles sont devenues incapables de s'adapter aux nouvelles réalités.

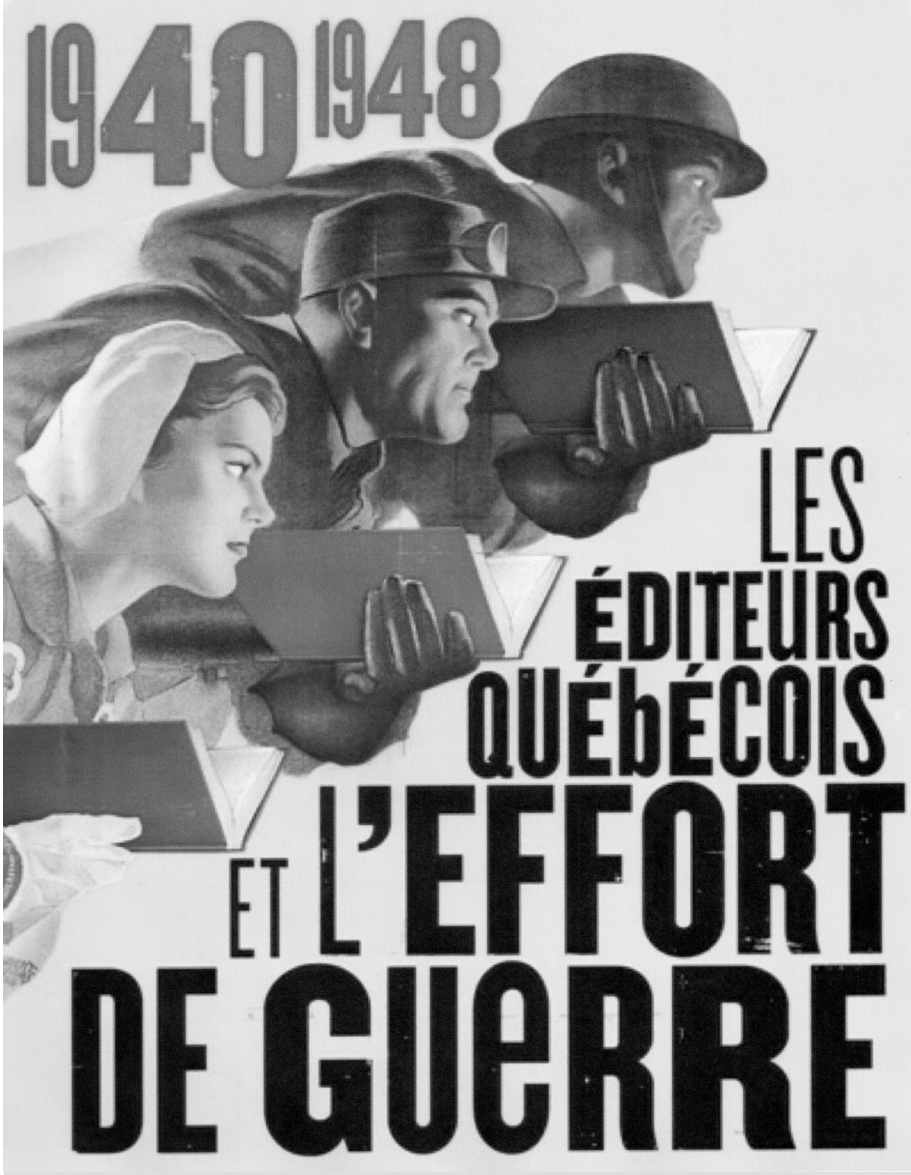
Flavien-J. Granger (1856-1913). (Bibliothèque et Archives nationales du Québec/52327/1956595).

## ET AUJOURD'HUI?

Plusieurs éditeurs apparus dans la période 2000-2010 ont déjà, après trois à cinq ans d'activités, revendu leur cata-

logue, épuisés par un engagement personnel sans limites et les contraintes de croissance imposées par les logiques financières, éditoriales et surtout commerciales, en particulier de diffusion et de distribution, et ce, quel que soit le modèle de développement adopté. Ces petits éditeurs allant jusqu'à prendre le risque de disparaître ou d'être englobés dans un groupe d'édition et de contribuer ainsi aux phénomènes de concentration observés dans le milieu du livre avec tous les risques que cela comporte pour la diversité et la liberté d'expression à plus ou moins court terme. Au Québec, par exemple, Québecor Média, propriétaire des groupes d'édition Sogides et Librex, publie chaque année plus de livres que l'ensemble des nouveaux éditeurs apparus dans les dix dernières années. En France, selon François Rouet, 9 % des entreprises pèsent plus de 71 % du chiffre d'affaires total alors que les petites maisons représentent en nombre 66 % du total des maisons d'édition, mais ne pèsent que 1 % du chiffre d'affaires global.

Selon Philippe Bouquillion, « les effets de l'industrialisation de la culture se font sentir, la standardisation des productions culturelles étant accrue afin de satisfaire aux exigences de rentabilité des investisseurs financiers selon une logique de rationalisation industrielle». Signe des temps, le discours manichéen présentant les « méchantes » entreprises capitalistes, responsables des rachats et des prises de contrôle, face à la précarité des éditeurs « artisanaux » a été remplacé par des stratégies volontaires d'alliance assumée. Ainsi, note Bertrand Legendre, « les comportements des nouveaux éditeurs laissent désormais penser que l'intégration à un groupe ne relève plus d'une logique subie en raison de difficultés financières ou d'une crise de croissance, mais d'une stratégie faisant partie à part entière de la démarche des fondateurs. Si pour un éditeur, le fait d'être repris a longtemps été synonyme d'échec, l'évolution des pratiques conduit à penser que l'échec résiderait désormais dans le fait de ne pas parvenir à intégrer un groupe ». Il n'est pas rare qu'un éditeur en quête de succession perçoive la possibilité d'être acquis par un groupe comme une occasion à ne pas manquer. Ainsi, selon André Bastien, éditeur de Libre Expression, la vente de la maison d'édition à Québecor, en 2000, a été motivée par le désir de « bénéficier de la convergence » et de changer la direction de l'entreprise : « je considérais qu'on avait fait notre temps […] il fallait un esprit neuf, quelqu'un de plus jeune, ouvert et dès que l'occasion s'est présentée, on en a profité». Les groupes industriels n'ont plus le monopole des stratégies de fusions des activités et de rachats favorisant les effets de concentration. Depuis plusieurs années, on assiste à des mouvements entre éditeurs de taille moyenne qui choisissent d'adopter une croissance par acquisition de catalogues. Le meilleur exemple demeure le « partenariat » entre Le Quartanier et les Éditions du Boréal pour la reprise des *best-sellers* de la jeune maison d'édition québécoise, tel que *L'homme blanc* de Perrine Leblanc, *Atavismes* de Raymond Bock ou *Testament* de Vickie Gendreau, dans la collection de poche « Boréal compact ».



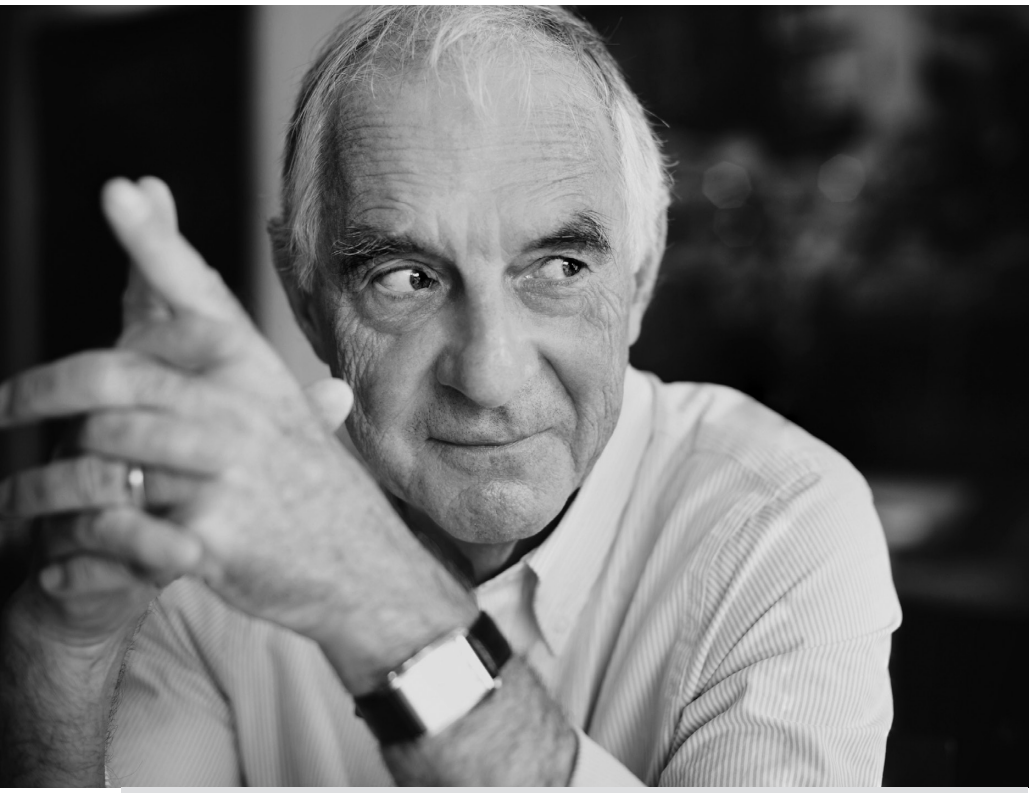
Jacques Michon. *Les éditeurs québécois et l'effort de guerre*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 180 p.

À l'inverse, le revers du succès est d'attirer la convoitise de la part d'investisseurs extérieurs au monde du livre. Considérée comme une des formes de transmission les plus risquées, la vente d'une entreprise à des intérêts externes impose de nombreuses contraintes. Les petits éditeurs peuvent aller jusqu'à prendre le risque de disparaître ou d'être englobés avec tous les dangers pour la diversité et l'indépendance éditoriales qui en découlent. Au Québec, de nombreuses maisons d'édition sont ainsi disparues ou ont été vendues, comme XYZ Éditeur rachetée par les Éditions Hurtubise. Selon son président, Hervé Foulon, c'est « pour assurer leur relève que les deux éditeurs ont choisi de procéder à cette transaction». Si nous comprenons qu'une maison d'édition puisse en racheter une autre par stratégies financières ou éditoriales, nous pouvons nous demander si l'absence de relève n'est pas aussi à l'origine de cette transaction. Selon Pierre Bourdieu, si ces questions sont aussi sensibles, c'est parce qu'elles sont directement liées à la question de la transmission du capital culturel et symbolique incarné par la figure de l'éditeur et par le catalogue de la maison d'édition.

## ENTRE CONTINUITÉ ET RUPTURE

Que transmet-on exactement lors du processus de transmission d'une maison d'édition? Un savoir et un métier, résultats d'apprentissages, d'acquis uniques, mais aussi une position socialement valorisante, consacrée et consacrante. La polysémie du mot « éditeur » traduit la réalité d'une profession partagée entre deux rôles distincts : la fonction éditoriale et la fonction entrepreneuriale. La fonction éditoriale (*editor*) est propre à celui (ou celle) qui découvre, qui consacre et qui dirige la publication d'ouvrages, et plus largement, acquiert un statut professionnel et une valeur symbolique spécifique dans le champ littéraire. La fonction entrepreneuriale (*publisher*) est définie par des rôles et des responsabilités de gestionnaire, de donneurs d'ordres propres aux conditions de production et de diffusion des ouvrages, selon Yves Winkin. L'éditeur est celui qui sait concilier l'homme de lettres et l'entrepreneur, comme le fait remarquer Gustavo Sorá : « dans le passé, l'éditeur devait être (re)connu dans le milieu intellectuel; aujourd'hui, il doit l'être dans le marché ». Cette double dimension, économique et symbolique de l'éditeur, de celui qui a bâti sa légitimité culturelle en découvrant et en consacrant des auteurs, est intimement liée à sa personnalité, en plus de nécessiter des compétences particulières. En publiant un titre, un éditeur contribue à consacrer un auteur tout en se faisant un nom auprès de ses pairs. Il se constitue par le fait même une image de marque et une identité singulières, tout en s'imposant comme le médiateur indispensable entre une œuvre et un marché, dans l'espoir de répondre aux désirs, aux attentes et aux goûts du public. Le catalogue d'un éditeur reflète cette coexistence antagoniste entre des valeurs économiques et culturelles, en plus de

Hervé Foulon acquiert, en 1977, la maison d'édition Hurtubise HMH fondée en 1960 par Claude Hurtubise. Foulon achète les Éditions XYZ en 2008 et les Éditions MultiMondes en 2014. (Photo : Christine Bourgier).



André Bastien se porte acquéreur, avec Carole Levert et Éric Ghedin, des Éditions Libre Expression, en 1978. M. Bastien cède son entreprise à Québecor en 2000. (Photo : Sarah Scott).

témoigner du parcours intellectuel, de la personnalité et, bien sûr, des intérêts qu'ils soient artistiques, techniques, économiques ou littéraires de l'éditeur. On mesure donc toute la complexité de la fonction éditoriale et les difficultés qui peuvent apparaître au moment du processus de transmission, puisqu'il s'agit de transmettre pour garantir la continuité, non seulement un capital économique, mais aussi un catalogue constitué d'auteurs et de livres, une image de marque forte en capital symbolique et, enfin, un savoir-faire qui exige des compétences intellectuelles et/ou commerciales reconnues et légitimées par tous. Au moment où de vieux éditeurs disparaissent, de nouveaux apparaissent et redéfinissent les pratiques tout en tenant compte des contraintes et des limites imposées par le champ littéraire. Le processus de transmission peut donner lieu à une continuité, mais aussi à une rupture qu'elle soit heureuse ou malheureuse pour l'avenir de l'entreprise. Cette situation tient compte autant des conditions culturelles, sociales, professionnelles et politiques qui ont changé que du désir de ne pas poursuivre à l'identique la continuité de l'entreprise. En conclusion, que les éditeurs littéraires soient mortels, précise Hubert Nyssen, c'est une évidence : « Et nous sommes désormais quelques-uns à penser qu'ils n'échapperont au pire que s'ils parviennent à se soustraire aux lois d'un commerce vorace qui n'est pas le leur ». Encore faut-il qu'ils en aient les moyens… ▮

**Pascal Genêt est un observateur privilégié de l'édition québécoise à titre d'enseignant dans le programme de 2e cycle en édition de l'Université de Sherbrooke et au Département de langue et littérature française de l'Université McGill. Il complète actuellement un doctorat en études françaises sur les enjeux de succession dans les maisons d'édition au Québec.**

**Pour en savoir plus :**

Philippe Bouquillion. « La constitution des pôles des industries de la culture et de la communication : entre coups financiers et intégration de filières industrielles », *Réseaux,* vol. 23, n° 131, 2005, p. 111.

Pierre Bourdieu. La production de la croyance [contribution à une économie des biens symboliques]. In: *Actes de la recherche en sciences sociales.* Vol. 13, février 1977. L'économie des biens symboliques, p.10.

Étude économique conseil (EEC). *Enquête auprès des actionnaires de maisons d'édition sur la question de la succession,* Ottawa, Patrimoine canadien, 2003, 44 p.

Bertrand Legendre. *L'industrialisation de la filière du livre.* […], p. 122.

Bertrand Legendre (dir.). « L'indépendance éditoriale », *Communication & langages,* n° 156, Paris, Armand Colin, 2008, 136 p.

Jean-Yves Mollier. « L'histoire de l'édition, une histoire à vocation globalisante », *Revue d'histoire moderne et contemporaine,* « 43 », 1996, p. 334-335.

Jean-Yves Mollier. 2007. *Où va le livre,* édition 2007-2008, Paris, La Dispute, p. 32-39.

Caroline Montpetit. « Hervé Foulon achète les Éditions XYZ », *Le Devoir,* Montréal, 6 novembre 2008, [En ligne], www.ledevoir.com/2008/11/06/214367.html (Page consultée le 18 novembre 2008).

Hubert Nyssen. « Les éditeurs aussi sont mortels », dans Pascal Durand et Anthony Glinoer, *Naissance de l'éditeur. L'édition à l'âge romantique,* Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2005, p. 9 et 13

Presse canadienne. « Le Quartanier chez Boréal », *Le Devoir,* (En ligne), www.ledevoir.com/culture/livres/368606/le-quartanier-chez-boreal, 19 janvier 2013 (Page consultée le 12 août 2014).

François Rouet. *Le livre. Mutations d'une industrie culturelle* […], p. 165.

Hector de Saint-Denys Garneau. « Un commencement perpétuel », *Regards et jeux dans l'espace* suivi de *Les solitudes,* Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993, p. 61-62.

Gustavo Sorà. « La Maison et l'entreprise », *Actes de la recherche en sciences sociales,* vol. 126, n°1, 1999, p 99.

Adrien Thério. « L'histoire de deux entreprises tenues à bout de bras », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire,* n° 83, 1996, p. 49.

Yves Winkin. « L'agent double. Éléments pour une définition du producteur culturel », *Les conditions économiques de la production culturelle,* Bruxelles, cahiers JEB, n° 4, 1978, p. 43-50.